

Brigitte GAUVIN

LATIN ET GREC DANS LES ENCYCLOPÉDIES LATINES : L'EXEMPLE DES ICHTYONYMES

Le savoir zoologique repose sur la connaissance des organismes et des comportements, mais il est aussi indissociable de l'établissement d'une nomenclature et d'une terminologie. Dans le discours savant qui domine le savoir scientifique occidental, l'apport initial d'Aristote est incontestable. Il a ensuite été relayé et enrichi par les savants latins, puis par les encyclopédistes et clercs médiévaux et enfin par les fondateurs de la science moderne qui apparaissent entre le XVI^e et le XVIII^e siècle et donnent à la zoologie une dimension jamais atteinte.

À l'intérieur de la zoologie, certaines catégories d'animaux sont mieux identifiées que d'autres. Face aux mammifères ou aux oiseaux, assez bien connus, les catégories des reptiles et des poissons, pour ne rien dire des *vermes*, groupe indistinct qui regroupe tous les petits animaux, sont l'objet d'un savoir souvent parcellaire, inexact ou fantasmagorique. Cet article se centrera sur les poissons et animaux aquatiques et plus spécifiquement sur les problèmes de terminologie. Comment les noms des animaux se sont-ils transmis d'un pays à l'autre, d'une époque à l'autre, d'une langue à l'autre, voire d'un alphabet à l'autre ? Comment le latin et le grec se sont-ils articulés dans la construction du savoir sur les animaux aquatiques au fil des siècles, dans leur identification et dans leur désignation ? S'il existe des cas limpides comme celui de l'anguille dont le nom, transposé du grec ἄγγελος au latin *anguilla*, ne s'est jamais altéré par la suite et a toujours été strictement associé à l'espèce que nous connaissons sous le nom d'*Anguilla anguilla* dans la classification linnéenne, il en va bien autrement de la plupart des espèces, dont les noms ont connu bien des aléas et déformations qui ont été autant d'obstacles à l'élaboration du savoir zoologique.

Afin de répondre à ces questions, nous examinerons pour commencer comment les auteurs latins de l'Antiquité s'approprient, réutilisent ou adaptent le savoir aristotélicien, en nous appuyant particulièrement sur les encyclopédistes, Plin et Isidore de Séville. Ensuite nous nous attacherons à la période médiévale et aux encyclopédistes des XII^e et XIII^e siècles, afin de comprendre de quelle manière le grec survit dans leurs œuvres, puisqu'ils n'ont plus accès directement au savoir d'Aristote mais le reçoivent par le biais d'une traduction latine faite à partir de l'arabe. Enfin, nous verrons comment les ichthyologues de la période moderne ont tenté d'établir un système complet d'équivalences entre appellations grecques, latines et vernaculaires avant que Linné ne vienne proposer une autre manière d'unir latin et grec qui est devenue universelle.

LES ENCYCLOPÉDIES ANTIQUES : TRADUIRE DU GREC EN LATIN

À la base du savoir zoologique occidental et arabe figure l'œuvre magistrale d'Aristote. Celle-ci, considérable, se divise dans les éditions modernes en trois grandes parties, *L'Histoire des animaux*, en huit livres, *La Génération des animaux* et *Les Parties des animaux*. Fondée pour l'essentiel sur l'observation des comportements et sur les études anatomiques, elle constitue une somme remarquable dans le domaine de la zoologie. Aristote construit son œuvre en étudiant successivement de grandes thématiques (nourriture, reproduction, déplacement, respiration, etc.) et pour chacune d'elles il passe en revue toutes les catégories d'animaux (animaux terrestres, oiseaux, poissons...) en évoquant pour chacune de nombreuses espèces.

À Rome, l'œuvre d'Aristote est avant tout connue par l'intermédiaire de Pliny l'Ancien. Celui-ci, dans son *Histoire naturelle*, consacre un certain nombre de livres aux animaux. Pliny cependant ne procède pas par thématiques, comme Aristote, mais par catégories animales : le livre 8 est consacré aux animaux terrestres, le livre 9 aux poissons, le livre 10 aux oiseaux, le livre 11 aux insectes. On trouve à nouveau des informations sur les animaux dans les livres 28, 29, 30 et 32, dans lesquels Pliny décrit les remèdes tirés des divers animaux, mais Aristote y est moins présent.

Cependant, l'œuvre de Pliny est loin de rendre justice au travail du Stagirite. D'une part, comme l'organisation de Pliny ne correspond pas à celle d'Aristote, il s'ensuit que le savoir aristotélicien sur les animaux est, comme celui que renferment les autres sources de Pliny, tronqué et réorganisé ; d'autre part, l'intérêt de Pliny pour les *mirabilia* et non pour un savoir pris dans son ensemble renforce la tendance à l'atomisation du texte aristotélicien et la fixation sur des éléments ponctuels extraits du contexte où ils prennent leur sens. Ces deux partis-pris ne sont pas sans conséquences : des phrases brèves, tronquées, sorties de leur contexte, sont parfois mal traduites ou mal comprises, par exemple lorsque l'information se trouve attribuée à un animal qui n'est pas le bon.

Dans cette perspective, on ne trouve pas non plus de régularité dans le traitement des noms grecs chez Pliny, et les livres 9 et 32, consacrés aux animaux marins, offrent plusieurs cas de figure. Souvent, Pliny comprend de quel animal parle Aristote et traduit le nom grec par un nom latin : ainsi κάραβος (la langouste) est traduit par *locusta* et λάβραξ (le loup ou bar) par *lupus marinus*. Il arrive cependant parfois qu'il se trompe car il peut se méprendre sur l'identification, et ce pour de multiples raisons, notamment parce que, même si l'on reste dans un contexte méditerranéen, les espèces peuvent varier entre la Grèce et Rome. Dans un deuxième cas de figure, il arrive aussi que Pliny, soit parce qu'il ne sait pas quel animal constitue le référent du nom grec utilisé par Aristote, soit parce qu'il ignore quel est le nom latin correspondant, ou même s'il en existe un, choisisse de simplement translittérer en latin le nom grec sans le décliner ; on trouve par exemple les termes *cnide*, *ophidion*, *aulos*. Ce cas est très fréquent dans les énumérations de noms de poissons, dans lesquelles Pliny ne fait pas de commentaire et n'a pas à utiliser le nom à une autre forme que le nominatif, ce qui explique que c'est dans les noms translittérés qu'on trouve le plus grand nombre d'espèces inconnues et impossibles à identifier ; il en va ainsi, par exemple, dans la longue énumération des espèces qui clôt le livre 32 (§ 144-151). Ces noms ne sont jamais employés dans une phrase avec une fonction grammaticale. Dans un troisième cas de figure, Pliny translittère le nom grec, mais lui adjoint alors une désinence latine, et un nouveau nom de poisson latin apparaît : on trouve ainsi un *orthagoriscus*, *i*, m. (32, 19) provenant du grec ὀρθαγόρισκος, un *cammarus*, *i*, m. (32, 148), provenant de κάμμαρος, un *zæus*, *i*, m. (32, 148) issu du grec Ζαῖός. Quatrième possibilité, Pliny utilise parfois les deux noms : le grec translittéré non décliné et le grec translittéré décliné : on trouve ainsi le grec translittéré *channe*, avec désinence grecque, au nominatif, dans l'énumération finale des noms de poissons (32, 153), mais la translittération déclinée *channa*, *ae* dans le texte (*channis*, 9, 56 ; *channae*, 9, 166) ; en revanche, c'est l'inverse pour l'orphie, appelée *belona*, *ae* dans l'énumération finale (*belonae*, 32, 145) mais *belone*, avec désinence grecque, dans le corps du texte (9, 166). Enfin, dans quelques cas très rares, toujours si l'on ne prend en compte que les livres 9 et 32 de l'*Histoire naturelle*, le nom reste en caractères grecs, par exemple en 32, 103 (*purgatur vesica et pectinum cibo ; ex his mares alii δόνακες uocant, alii αὐλούς feminas ὄνυχες*) ou en 32, 50 (*ob id rubetarum nomine, ut diximus, quas Graeci φρόνους uocant*). Il est probable que dans ce dernier cas, Pliny ne connaisse pas les espèces très particulières de coquillages ou de grenouilles désignées par les noms grecs et que, dans le doute, il préfère laisser les termes employés par Aristote. Ainsi, partagé entre sa

source aristotélicienne et son propre texte, Pline possède cinq manières différentes de naviguer entre les noms grecs et les noms latins.

La suite de la transmission du savoir, dans la tradition encyclopédique, est assurée par Isidore de Séville. Au savoir plinien, Isidore ajoute une méthode, l'étymologie, et un nouveau prisme : le christianisme. Contrairement à ce qui se passe dans les textes de Pline et Aristote, le savoir n'est plus au cœur du propos ; il faut maintenant comprendre le projet divin de la création à travers les noms. Isidore s'inspire essentiellement de Pline et des pères de l'Église et, dans son œuvre, le grec a presque totalement disparu ; mais quand il y recourt, très rarement pour citer un nom d'espèce mais le plus souvent pour expliquer l'étymologie grecque d'un nom de poisson latin, ce n'est pas par l'intermédiaire de Pline. Dans le chapitre 6 du livre 12 des *Étymologies*, consacré exclusivement aux poissons et créatures aquatiques, on trouve huit termes grecs en caractère grecs. Trois d'entre eux désignent des espèces : μύραιναν (12, 6, 43 : *Graeci μύραιναν vocant eo quod conplicet se in circulos*) ; τὸ κῆτος καὶ τὰ κήτη (12, 6, 8 : *Cete dicta τὸ κῆτος καὶ τὰ κήτη, hoc est ob inmanitatem*) ; τράγους (12, 6, 61 : *Ex spongiis, alias duriores, quas Graeci appellant τράγους*). Pour la murène, Varron avait déjà signalé l'emprunt au grec, mais Isidore s'emmêle dans ses explications et aboutit à une étymologie fautive ; pour le cète, Isidore s'inspire de l'*Hexameron* d'Ambroise ; pour les éponges, il se contente de donner le mot grec pour justifier une appellation latine proche par le sens, *hircosas*. Les cinq autres termes grecs présents chez Isidore ne sont pas des noms d'espèces mais constituent un apport étymologique. Ainsi, Isidore se réfère au préfixe ἀμφί pour expliquer la double nature de certains animaux, capables de vivre sur terre et dans l'eau (*Amphibia sunt quaedam genera piscium, dicta eo quod ambulandi in terris usum et natandi in aquis officium habeant. ἀμφί enim Graece utrumque dicitur*) ; il explique le nom de la baleine par une étymologie fautive en le rattachant à un verbe grec (12, 6, 8 : *βάλλειν enim graece emittere dicitur*) ; il recourt à deux noms de couleur grecs qui ont donné le nom de deux poissons, le *glaucus* et le *melanurus* (12, 6, 27 : *Melanurus, eo quod nigram caudam habeat... μέλαν enim Graeci nigrum vocant* ; 12, 6, 28 : *Glaucus a colore dictus, quod albus sit : Graeci enim album γλαυκὸν dicunt*). Enfin c'est le terme grec ὀστρα qui explique selon lui le nom latin de l'huître, *ostrea* (12, 6, 52 : *Ostrea dicta [est] a testa, quibus mollities interior carnis munitur ; Graeci enim testam ὀστρα vocant*).

Mais le recours au grec dans la nomenclature reste exceptionnel chez Isidore. Dans la très grande majorité, il reprend les termes latins ou les noms latinisés par Pline : cela s'explique notamment par le fait que lorsqu'Isidore souhaite expliquer l'origine des noms latins d'animaux, il procède le plus souvent par similitude. De ce fait, il recourt à des noms qui évoquent des réalités existantes dans la langue latine, animaux terrestres (12, 6, 57 : *echinus*) ou oiseaux (12, 6, 13 : *corvus*), objets (12, 6, 6 : *solea* ; 12, 6, 31 : *sparus* ; 12, 6, 46 : *sepia*), parties du corps (12, 6, 55 : *ungues*), matières (12, 6, 18 : *aranea*), caractéristiques (12, 6, 56 : *testudo* ; 12, 6, 37 : *squatus*). Il est probable que dans la masse de poissons et d'animaux aquatiques énoncés par Pline, Isidore ait choisi précisément ceux qui se prêtaient à sa démonstration et dont le nom était un mot latin courant.

À partir du VII^e siècle, la tradition encyclopédique connaît un net ralentissement. Pline l'Ancien et Isidore de Séville, qui est christianisé par Bède le Vénérable et Raban Maur, restent pour quelques siècles les maîtres incontestés du genre. Le savoir sur l'animal est alors contenu dans les bestiaires, textes à objectif moralisant constitués de passages de la Bible, des pères de l'Église, du *Physiologus* latin, de Pline et d'Isidore de Séville, et dans lesquels l'intérêt pour les choses de la nature, les *res naturales*, est secondaire. Il va falloir attendre la bien-nommée « Renaissance » du XII^e siècle pour que le savoir se renouvelle, posant de manière accrue le problème des dénominations et instaurant de nouveaux liens entre latin et grec.

LES ENCYCLOPÉDIES MÉDIEVALES : TRANSMETTRE LES ICHTYONYMES

Le XII^e et le XIII^e siècle marquent une totale révolution, à tel point qu'on a parlé de Renaissance du XII^e et d'encyclopédisme, malgré l'anachronisme¹.

Les encyclopédies médiévales apparaissent à la fin du XII^e siècle, avec Alexander Nequam, et l'on considère généralement le XIII^e comme celui de leur apogée. Elles sont rédigées par des membres des ordres mendiants qui enseignent tous dans leurs ordres respectifs (Alexander Nequam appartient à l'ordre des Augustins, Barthélemy l'Anglais est franciscain, Thomas de Cantimpré et Vincent de Beauvais sont dominicains). Loin de la stérilité des questions théologiques débattues par la scolastique, l'objectif des encyclopédies médiévales est de rassembler et résumer la totalité des connaissances du temps, connaissances portant sur l'univers qui entoure les hommes, en les mettant à la portée d'un public le plus large possible : proposer une *imago mundi*, au sens large du terme. Les noms des encyclopédies du XIII^e siècle sont évocateurs de leur contenu : *De natura rerum*, *De naturis rerum*, *Speculum naturale*, *De proprietatibus rerum*. Décrire les choses de la nature ou la nature des choses, c'est en fournir l'explication ; c'est faire un *speculum naturale*. Le but des encyclopédistes, constamment revendiqué, est d'éduquer les esprits et les mœurs par la connaissance de la nature ; leur méthode est de résumer et dégager l'essentiel tout en triant et classant les savoirs pour les rendre accessibles. La démarche encyclopédique apparaît donc comme la mise en forme d'un savoir dans une perspective avouée d'édification chrétienne.

Dans cette perspective, donner l'*accessus ad auctoritates* est la première fonction que revendiquent les auteurs pour leurs œuvres ; l'encyclopédiste travaille pour ceux qui n'ont pas le temps ou le savoir suffisant pour accéder aux livres savants. Tous les prologues donnent une liste d'autorités ; les encyclopédies se présentent comme un collage de citations de ces autorités, parfois accompagnées de commentaires de l'auteur, qui organise et fait le lien. Les chapitres s'organisent en marqueurs de citations, qui indiquent souvent les sources, mais elles peuvent aussi n'être pas indiquées systématiquement, et dans ce cas la liste du prologue est la caution du sérieux de l'auteur. On comprend dès lors que l'un des grands apports des encyclopédistes va être l'intégration de nouvelles sources, notamment anciennes. Bien que se présentant comme compilateurs, ils entendent donner à leurs lecteurs le plus vaste et le meilleur accès à la connaissance du monde, et la liste des *auctoritates* qui ouvre toute encyclopédie en est le témoin. Si l'on pense au discours zoologique, le renouvellement des sources est patent. Au *Physiologus*, encore cité, et à Isidore, déjà très utilisé dans les versions tardives du *Physiologus*, s'ajoutent les quatre pères de l'Église, Jérôme, Augustin, Ambroise et Grégoire, les savants de l'Antiquité, Solin, Ctésias et surtout Pline, les médecins grecs (Hippocrate, Galien) et arabes (Avicenne, Razi), les encyclopédistes eux-mêmes puisque Albert le Grand et Vincent de Beauvais s'appuient largement sur l'œuvre de Thomas de Cantimpré et, plus rarement, sur celle d'Alexander Nequam. Mais la grande nouveauté, qui amène notamment la révision du *Speculum Maius* de Vincent de Beauvais et celle du *Liber de natura rerum* de Thomas de Cantimpré, c'est l'arrivée en Europe occidentale de l'œuvre d'Aristote. Aux yeux des savants médiévaux, Aristote, qui a déjà donné la grande base méthodologique qu'est le syllogisme, fondement de la scolastique, éclaire à lui seul tous les domaines de la science. Par la découverte de nouvelles œuvres d'Aristote, de nouveaux domaines apparaissent et dépassent le cadre traditionnel des arts libéraux : physique, métaphysique, politique, économique. Une fois que fut levée, en 1241, l'interdiction qui la frappait, l'œuvre d'Aristote amena à une révision complète de tout le discours scientifique.

¹ B. Ribémont, *De natura rerum. Études sur les encyclopédies médiévales*, Orléans, Paradigme, 1995, p. 11-86 ; B. Ribémont, *Littérature et encyclopédies du Moyen Âge*, Orléans, Paradigme, 2002, p. 5-23.

En ce qui concerne l'œuvre zoologique, la découverte d'Aristote va se faire en trois temps : d'abord par le biais de la traduction latine faite par Michel Scot à partir de l'arabe (1220), puis par celle de Guillaume de Moerbeke à partir du grec (1260), puis, au XV^e siècle, avec celles de Georges de Trébizonde et Théodore Gaza (1400-1478) également faites à partir du grec. La traduction utilisée par les encyclopédistes est celle de Michel Scot, et elle reste en usage jusqu'au XV^e siècle. Or elle n'est pas sans poser problème : en effet, Michel Scot, installé à Tolède, ne connaît pas le grec et n'a pas accès au texte grec d'Aristote ; il traduit, vers 1220, les ouvrages d'Aristote à partir de leur édition arabe, le *Kitāb al-hayawān*, qui compile entre autres les trois ouvrages de zoologie d'Aristote. Le savoir aristotélicien arrive donc en occident en latin par le biais de l'arabe (qui, rappelons-le entre autres différences, ne note pas les voyelles). Michel Scot se heurte donc à de nombreuses difficultés : d'une part parce qu'il n'a pas le texte d'origine mais une traduction arabe, c'est-à-dire un texte déjà passé d'une langue et d'un alphabet à l'autre ; de l'autre parce que, s'il est spécialiste de physique et de métaphysique (il a donné des traductions précieuses des ouvrages d'Aristote dans ces domaines), il n'a pas autant de connaissances dans les sciences naturelles et ne sait pas toujours exactement ce dont il est question dans les textes sur les animaux. Voici donc à quoi ressemble le texte de Michel Scot dans un passage d'Aristote qui énumère les rapports de certains animaux marins à leur milieu, selon qu'ils se déplacent ou restent en un même lieu :

Et quedam animalia vivunt in aqua ; deinde mutantur in aliam formam et vivunt extra, sicut quod nominatur grece ambides. Nam ipsum manet in fluminibus prius, deinde mutatur forma eius et fiet ex eo animal, quod dicitur astoroꝝ, et vivit extra. (487b7) Et quedam etiam animalia sunt fixa in una forma et quedam mobilia. Animalia vero fixa in formis eorum manent in aqua ; animalia autem agrestia non sunt fixa, set mobilia. Et quedam animalia vivunt in aqua ; nam sunt applicata ad petram sicut genera halzīm et spongie. et nubes est aliquid de hoc genere, et significacio super hoc est, quod ipse non descendit nec separatur a petra, ad quam applicatur, nisi aliquid cogat ipsum ad motum per atracionem et insperato, sicut frangunt experimentatores. (487b12) Et quedam animalia sunt applicata ad petram et quedam sunt absoluta, quando querunt suum nutrimentum sicut genus, quod dicitur amalichi, quia aliquid huius generis exit a loco suo nocte et pascitur, deinde redit ad ipsum. Et multa non sunt absoluta et non moventur a suis locis sicut alazīn et quod vocatur grece alathurrie. Et quedam animalia natant per capita sua sicut malachie et omnia, que habent testam molem, sicut karabo. Et quedam animalia natant sicut squamosa et subiungunt se super capud suum ut ceamar et malakie. Et quedam animalia aquatica sunt hambulantia sicut genus cancrorum.

Outre la syntaxe maladroite, qui révèle une traduction mot à mot, très fidèle au texte d'origine, et les nombreuses répétitions, notamment dans les ouvertures de phrases (*et quedam animalia*), on peut remarquer les consonances arabisantes de certains noms (*astoroꝝ*, *halzīm*, *alazīn*). La double nature des noms de poissons révèle la manière dont Michel Scot a sans doute procédé : *spongie*, *nubes* et *cancrorum* sont des noms latins, visiblement reconnus par Michel Scot dans le texte arabe et donc traduits par les noms correspondants ; *alazīn*, *alathurrie*, *karabo*, *ceamar* et *malakie* relèvent de la translittération et on ne peut être sûr que Scot ait identifié l'animal. D'ailleurs, *halzīm* et *alazīn* sont sans doute deux transcriptions différentes du même mot arabe, que Michel Scot n'a pas harmonisées. Michel Scot ne latinise jamais un nom qu'il a translittéré, pas plus qu'il ne le décline. Il n'utilise donc pas les noms translittérés d'animaux dans les phrases où ceux-ci seraient dotés d'une fonction grammaticale mais il les insère le plus souvent dans des formules de comparaison. Tous ces éléments donnent donc à sa traduction d'Aristote un caractère très particulier.

Or c'est à partir de la traduction de Michel Scot que les encyclopédistes vont travailler, notamment celui qui va réellement révolutionner le savoir sur la nature, le dominicain Thomas de Cantimpré. C'est lui qui, choisissant d'orienter son encyclopédie vers les *res*

naturales, va le premier introduire massivement dans son œuvre les informations fournies par Aristote, à partir desquelles il compose parfois des chapitres entiers (par exemple *De multipede* et *De kilok* dans le livre 7 du *Liber de natura rerum*). Chez les encyclopédistes, la matière fournie par la traduction de Michel Scot est réorganisée ; le commentaire continu et thématique d'Aristote est découpé en récupérant les informations sur chaque espèce, puis les espèces sont regroupées en catégories (animaux terrestres, oiseaux, poissons, monstres marins) et classées à l'intérieur de ces catégories selon l'ordre alphabétique. Ainsi, chez Thomas de Cantimpré, le savoir est organisé en vingt livres ; les animaux occupent les livres 4 à 9 ; le livre 6, consacrés aux monstres marins, compte soixante chapitres dont le premier est l'*abuna* et le dernier le *zifus*. Le livre 7, consacré aux poissons, compte quatre-vingt-dix chapitres, dont le premier est consacré à l'*anguilla* et le dernier aux *vergiliales*.

Un premier type de problème est celui de la transcription, à laquelle sont contraints les savants quand ils ne reconnaissent pas l'animal d'origine et ne peuvent donc pas traduire : faire passer un mot de l'alphabet grec à l'alphabet arabe puis à l'alphabet latin ne va pas sans dommage. On a vu plus haut le cas d'*balzim/alazim*. Mais les problèmes de transcription sont parfois plus complexes, comme le montre l'exemple suivant. Le loup ou bar, chez les encyclopédistes, est décrit dans le chapitre *lupus marinus*, mais aussi dans un autre chapitre dédié à un mystérieux animal, le *ludolachra*. Si on se reporte au texte grec d'Aristote, celui-ci, dans un passage où il évoque le mouvement des animaux et les organes qui y sont liés, établit un parallèle entre la dorade et le loup ; le texte grec porte donc les termes χρύσοφρος και λάβραξ ; Michel Scot écrit *Harchea kidolatra* : si on peut reconnaître dans *latra* le λάβραξ du texte grec, et sans doute le και dans les syllabes *ki* ou *kido*, le reste du mot, qui ne rappelle rien du grec, semble très déformé. Signalons un autre problème de transcription : il est par exemple clair que le *phi* grec, après un passage par l'arabe, est translittéré *k* : on peut ainsi reconnaître sous le nom *karkora* présent chez Michel Scot le mot grec πορφύρα (le murex) employé par Aristote. Selon le même procédé, l'*აკαλήφη* d'Aristote (l'actinie), déjà mentionnée, devient *akaleki* chez Michel Scot. Cela ne facilite pas l'identification.

On se heurte à un autre problème qui est celui de la transmission manuscrite. Ces mots n'évoquant rien pour les copistes, ils ont souvent été déformés dans les manuscrits ou parfois corrigés de manière erronée. Lorsque ce problème s'ajoute au précédent, la transmission du grec devient dès lors acrobatique. Observons ce qui se passe pour les exemples déjà évoqués ci-dessus : l'*harchea kidolatra* de Michel Scot est mystérieusement devenu, au fil des manuscrits, la *ludolachra* ou *ludolacra*, poisson pourvu de deux ailes sur le ventre et deux sur le dos, capable de voler, auxquels les encyclopédistes consacrent tous un chapitre. La *karkora*, qui a gardé sa forme dans le *De animalibus* d'Albert le Grand, a en revanche muté en *barchora* dans le *Liber de natura rerum* de Thomas de Cantimpré, sans doute suite à une mauvaise lecture du *k* initial devenu *b*, et *barchera* chez Albert le Grand. Enfin, l'*akaleki* de Michel Scot, perdant ses voyelles initiale et finale, est devenue *kilok* chez Thomas de Cantimpré et *kylox* chez Albert le Grand. Ces exemples montrent bien comment le grec a souffert dans la transmission des noms d'espèces.

Les quelques observations qui précèdent laissent deviner que si les sources d'erreurs sont multiples dans la transmission du grec au Moyen Âge, les conséquences qui en résultent sont tout aussi nombreuses. Nous en étudierons deux types.

Premièrement, ces difficultés peuvent amener à la création de doublons dans les encyclopédies. Ainsi, pour les encyclopédistes, il était impossible de faire le lien entre le mot *karkora* figurant chez Michel Scot et le *murex* ou la *purpura* présents chez Pline l'Ancien² : on

² De la même manière, la langouste d'Aristote, κάραβος, devient chez les encyclopédistes le *karabo*, qui double le chapitre *locusta* issu de Pline avec les mêmes informations.

trouve donc chez Thomas de Cantimpré un chapitre *De barchora* (6, 5), un *De muricibus* (7, 54) et un *De purpuris* (7, 60). Albert le Grand suit son exemple avec un chapitre *Barchera* (24, 19), un chapitre *Murices* (24, 80) et un chapitre *Purpurae* (24, 91) qui comportent plus ou moins les mêmes informations. On passe à un degré supérieur de doublonnage avec le φώκη d'Aristote transcrit *koki* par Michel Scot. Il devient dès lors difficile pour les encyclopédistes de faire le lien entre ce mot et le *phoca* de Pline, et plus encore avec le *vitulus marinus*, autre terme que ce dernier utilise pour désigner le phoque. Les encyclopédistes ne reconnaissent donc pas l'animal d'origine et créent un animal qui a toutes les caractéristiques du phoque, le *koki*, à côté du *foca* et du *vitulus marinus* ; le problème s'accroît quand une des sources anonymes de Thomas de Cantimpré, qu'il intitule *Liber rerum*, introduit un animal appelé *helcus* (parfois aussi graphié *felchus* dans les manuscrits). Si l'on est perplexe quant à l'origine de ce nom (*helcus* pourrait venir du grec ἔλκω, « traîner »), une chose est sûre : il s'agit bien encore du phoque. C'est ainsi que dans le *Liber de natura rerum* de Thomas de Cantimpré, le livre 6 consacré aux monstres présente quatre chapitres différents comportant à quelques variations près les mêmes informations et qui ont pour référent un même animal, le phoque.

Par ailleurs, le passage du grec au latin peut déboucher sur de véritables contresens dont nous ne prendrons que deux exemples. Le premier concerne une catégorie de tout petits poissons, nommés poissons-écume, décrits par Aristote sous le nom ἀφρός (Arist., HA, 569 a26-569b23). Le texte indique que ces poissons semblent naître spontanément à la période de l'année où se lève l'étoile Arcture (en grec Ἀρκτουρός, « la queue de l'Ourse », 569b3), l'étoile la plus brillante du Bouvier. Michel Scot a bien compris le texte d'Aristote (ἀπὸ Ἀρκτούρου μετωπορινῶν, « Au lever d'Arcture à l'automne ») et il a transcrit le grec par les mots *apparitionis Aschontoroꝝ* (Aschontoroꝝ étant la manière dont Michel Scot a traduit le nom de l'étoile en arabe, al-Simak al-Ramih). Mais Thomas de Cantimpré n'a pas compris le sens de la précision : ne connaissant pas l'étoile Arcturus ou, peut-être plus vraisemblablement, ne reconnaissant pas sa transcription, il prend le nom de l'étoile pour un autre nom de poisson et pense que les indications fournies dans le passage concernent deux espèces distinctes : l'*asforam*, qui vient d'ἀφρός et l'*astaraꝝ*, nom forgé à partir du mot *aschontoroꝝ*, amputé de sa deuxième syllabe.

Le deuxième contresens mène à la création d'un animal inconnu de tous les zoologues mais présent dans toutes les encyclopédies médiévales, le *caab*. Dans sa description de l'éléphant, Aristote, s'intéressant aux membres de l'animal, constate que ses chevilles sont courtes par rapport à son corps, utilisant pour désigner les chevilles le terme σφυρόν. Il continue en parlant des autres animaux et distingue ceux qui ont un astragale (ἀστρογάλος) de ceux qui n'en ont pas. Dans le texte arabe, les deux termes, cheville et astragale, ont été traduits par le même terme, *caab*. Dans sa traduction, Michel Scot garde le terme *caab*, peut-être parce qu'il ne connaît pas le mot latin, *sotulares*. Son texte prouve qu'il a bien compris le passage : *Et pedes eius anteriores sunt maiores posterioribus multum, et habet quinque digitos in pedibus posterioribus, et habet duo cabab parva respectu magnitudinis corporis sui*. Mais quand on arrive aux encyclopédistes médiévaux, le sujet « éléphant », trop lointain dans la phrase, et non retenu dans le découpage du texte, disparaît, et le mot *caab* devient le sujet de *habet*. Comme, dans un passage proche, Aristote décrit la manière dont l'éléphant peut nager sous l'eau en respirant grâce à sa trompe, le *caab* devient un animal marin fabuleux, doté d'une cinquième patte plus longue que les autres grâce à laquelle il cueille sa nourriture en hauteur et respire en nageant.

L'ÉPOQUE MODERNE ET LA TENTATIVE DE CLARIFICATION : UN REVE IMPOSSIBLE

Au milieu du XVI^e siècle, le développement de l'imprimerie et des nouveaux outils, comme les tableaux, les annexes, les index multiples et les illustrations, permet d'envisager des ouvrages de taille considérable contenant et mettant en rapport entre elles des milliers d'informations. On assiste à une nouvelle vague de compilations et les savants qui en sont les maîtres d'œuvre travaillent cette fois à une échelle tout à fait différente de celle des compilateurs du XIII^e siècle. Parmi les savants qui tentent de synthétiser le savoir zoologique, le plus illustre est sans doute Conrad Gesner, dont l'objectif était de recenser la totalité des animaux connus. Ses ouvrages, dont les *Eicones animalium* et l'*Historia animalium* en cinq volumes, constituent l'apothéose du genre de la compilation zoologique. Dans le domaine de l'ichtyologie, outre Gesner qui consacre aux poissons et créatures aquatiques le quatrième volume de son *Historia animalium*, on peut citer les noms de Pierre Belon (*L'Histoire naturelle des estranges poissons marins, avec la vraie peinture et description du daulphin, et de plusieurs autres de son espèce*, 1551, et *La Nature et diversité des poissons, avec leurs pourtraicts représentez au plus près du naturel*, 1555), Guillaume Rondelet (*De piscibus marinis, libri XVIII, in quibus verae piscium effigies expressae sunt*, 1554), Ippolito Salviani (*Aquatilium animalium historiae, liber primus, cum eorumdem formis, aere excusis*, 1554-1558) et Paolo Giovio (*De piscibus liber unus*, 1583), puis, aux siècles suivants, ceux de Peter Artedi (*Bibliotheca Ichthyologica ; Philosophia Ichthyologica ; Genera piscium ; Synonymia nominum piscium*, 1738) et de Carl von Linné (*Systema naturae*, 10^e édition, 1758).

Ces sommes zoologiques gigantesques veulent rendre compte de tous les savoirs, mais aussi de toutes les dénominations. Les savants du XVI^e siècle s'efforcent d'établir des correspondances non seulement entre les discours de leurs prédécesseurs à propos des différents animaux mais aussi entre les diverses dénominations qu'ils ont employées, afin de dresser un tableau clair et complet des connaissances zoologiques. Le titre d'une des œuvres de Peter Artedi, *Synonymia nominum piscium*, annonce clairement son objectif : dresser des tableaux de synonymies dans toutes les langues pour chaque espèce, à la manière du site contemporain Fishbase³. Mais la tâche semble désormais impossible : aux noms latins et grecs, très imprécis puisque les Anciens ne désignaient pas spécifiquement les espèces, mais parfois seulement des groupes plus proches des genres ou des classes et ne recouvrant pas toujours les mêmes réalités d'un livre à l'autre, les savants du XVI^e ont tenté d'adjoindre aussi les noms et les savoirs vernaculaires, qui, outre leur nombre pléthorique, recouvrent des réalités très différentes selon le lieu où ils sont employés. Par ailleurs, écrivant encore en latin pour la plupart, il arrive que les compilateurs du XVI^e latinisent les termes vernaculaires désignant les poissons qu'ils mentionnent et les placent sur le même plan que les autres, ce qui ajoute encore un niveau de confusion. La pratique n'est pas neuve puisqu'on la trouve déjà par exemple dans l'encyclopédie d'un moine du XIII^e siècle, Marcus d'Orvieto, qui peuple son *Liber de moralitatibus de lasca, lachia, albello, lichia* ou *scandava*, autant de noms italiens latinisés. Chez d'autres auteurs, on trouvera un *grundulus* qui n'est autre que l'allemand *Gründlin* latinisé, ou une *stora*, de l'allemand *Stör*, qui est en réalité un esturgeon.

On trouvera un exemple parlant dans le dialogue de Carolus Figulus intitulé *Ichthyologia*⁴. Français, venu habiter Coblençe pour exercer la fonction de précepteur auprès des trois fils du riche Allemand Sylius, Carolus Figulus considère que le destin l'a placé en un lieu privilégié

³ <https://www.fishbase.se/search.php>.

⁴ Carolus Figulus, *Ichthyologia*, traduction et commentaire par B. Gauvin, *Inter litteras et scientias, Recueil d'études en hommage à Catherine Jacquemard*, éd. B. Gauvin et M-A. Lucas-Avenel, Caen, Presses Universitaires de Caen, 2019, p. 38-63.

pour étudier les poissons décrits par Ausone dans la *Moselle* et faire le point sur leurs dénominations, françaises, allemandes, grecques et latines. L'étude, qui semble à l'origine dotée d'un cadre bien délimité et d'ambitions modestes, prend la forme pédagogique d'un petit dialogue. Mais les difficultés évoquées ci-dessus apparaissent très vite et les deux lignes qui suivent, dont nous donnons la traduction, suffisent à bien rendre compte des difficultés qu'on peut rencontrer quand la méconnaissance des réalités zoologiques s'accompagne de l'indétermination onomastique :

Sylius : *Vocasne Prasum piscem quem nos vulgari lingua Presem et Rubiculum quem dicimus Rotaugen et quem Graeci ἐρυθρόφαλλον appellant ?*
Figulus : *Ita.*

Sylius : Et appelles-tu *prasmum* le poisson que nous, en langue vulgaire, appelons *Presem*, et *rubiculum*, celui que nous appelons *Rotaugen* et que les Grecs appellent ἐρυθρόφαλλον ?
Figulus : Oui.

Ce passage s'écarte des poissons de l'œuvre d'Ausone pour s'attacher à ceux qui s'ébattent dans le vivier de Sylius. Pour le premier poisson, le terme *Presem*, attesté en allemand, nous permet de savoir de quoi on parle : il s'agit de la brème. Mais le terme *prasmum* est totalement inconnu ; on pourrait y voir une faute d'impression pour *prasinum* (« vert ») car la présence de *rubiculum* ensuite témoigne que Figulus rapproche deux poissons dont le nom évoque la couleur ; mais *prasinum* n'est le nom d'aucun poisson, et aucun nom de la brème n'a de rapport avec la couleur verte. Autre hypothèse, peut-être plus probable : *prasinum* pourrait constituer la latinisation d'un des noms vernaculaires de la brème en allemand, *Presem*, *Brassen* ou *Bräsem*. Si on passe désormais à *rubiculum* (rouge), ce nom de poisson n'existe pas en latin classique ; sa seule mention se trouve dans le dictionnaire de latin médiéval de Du Cange, qui le décrit comme un poisson à la chair excellente sans donner de nom. Les noms *Rotaugen* et ἐρυθρόφαλλον signifient tous les deux « aux yeux rouges », mais le terme grec, selon Rondelet, désignerait le vairon tandis que le *Rotaugen* allemand peut s'appliquer à plusieurs espèces d'eau douce, dont le rotengle, la vandoise ou le gardon. Ce seul exemple suffit à montrer la complexité du problème, que la suite du dialogue ne fait qu'amplifier. À force de rapprochements lexicaux et littéraires hasardeux, Figulus finit en effet par écrire que le dauphin, le silure et l'esturgeon sont un seul et même animal, gloire des eaux de la Moselle.

Il est sûr que Carolus Figulus n'était pas un homme de science très remarquable. Mais ces confusions, qui affectent plus spécifiquement le domaine de l'ichtyologie puisque les quadrupèdes et les oiseaux sont beaucoup mieux connus, sont également présentes dans les œuvres de Gesner qui travaille à très grande échelle puisqu'il envisage la totalité du monde du vivant, tout en recensant la totalité des appellations employées par ses prédécesseurs (dont Carolus Figulus). Suite aux raisons que nous avons exposées plus haut, la confusion est en effet inévitable si on part des noms et des œuvres, antiques ou plus contemporaines.

Au XVIII^e siècle, entre 1720 et 1735, date de sa mort accidentelle, Peter Artedi essaie de mettre de l'ordre dans le monde de l'ichtyologie. D'une part, dans la *Bibliotheca Ichthyologica*, il recense tous les écrits, depuis la plus haute Antiquité, qui ont traité des poissons, et il en fait une description précise, ainsi que des éditions de ces ouvrages. De l'autre, il s'attaque à une œuvre gigantesque, les *Synonymia nominum piscium fere omnium*, dans laquelle, après avoir posé un cadre zoologique fondé sur les trois notions d'ordre, de genre et d'espèce, il recense toutes les appellations de poissons, latines, grecques et vernaculaires en essayant de poser des équivalences parfaites. Il ajoute donc, aux sources anciennes et médiévales, les grandes sommes de la Renaissance et tous les ouvrages parus sur l'ichtyologie, dont nous avons vu à quel point les déductions étaient parfois hasardeuses. Mais ce projet est voué à l'échec, d'une

part parce que la classification d'Artemi est défaillante (ainsi tous les poissons anguiformes constituent la catégorie *muraena* dans laquelle on trouve indifféremment des poissons de mer ou de rivière : le groupe des murènes, celui des anguilles, celui des congres, autant d'animaux qui n'ont rien à voir entre eux), de l'autre parce que les termes employés dans les traités latins et grecs sont très vagues, ne correspondant absolument pas à la précision de la nomenclature moderne (le *canis marinus* latin peut représenter une quinzaine de petits requins, le labre des Grecs recouvre plusieurs dizaines d'espèces modernes), en troisième lieu enfin parce que lui-même confond parfois des espèces et commet des rapprochements inadéquats. L'œuvre d'Artemi est considérable, mais on atteint avec lui la limite de la transmission des savoirs, comme on peut le voir dans l'extrait suivant des *Synonymia nominum piscium*, où Peter Artemi tente de recenser toutes les mentions et toutes les appellations du poisson couramment appelé brochet (*Esox lucius* Linné, 1758)⁵ :

1. Esox rostro plagioplateo. Art. spec. 52.

Esox.

Plin.l. 9. c. 15. ut videtur. 54

Ὠξύρυγχος Nili.

Aelian.l. 10 c. 46. p. 623 ; Athen. l. 7. c. 312.

Ὠξύρυγχος.

Aelian.l. 11. c. 24. p. 669 : in mari rubro. Aelian. l. 17. c. 32 : in lacu Caspiæ.

Σφύραινα altera.

Oppian. 1. p. 7.

Lucius.

Auson.v. 122.55 ; Hildegard.l. 4. part. 1. c. 9. p. 90 ; Actor. Auctor. Cub. l. 3. c. 52. Fol. 82. b.56 ; Figul. f. 4. b.57 ; Wotton l. 8. c. 190. fol.169 ; Rondel. part. 2. p. 188 ; Salvian. fol. 94. b. 95 ; Gesner. p. 500. 501. & (Germ.) 175 b. ; Schonev. p. 44 ; Aldrov. l. 5. c. 39. p. 630. 635 ; Jonston. l. 3. tit. 3. c. 5. t. 29. f. 1. thaum. p. 417 ; Charlet. p. 162 ; Willugh. p. 236 ; Raj. p. 112.

Lutius.

Jov. c. 37. p. 127.

Suecis **Giädda**. Danis **Gedde**.

Germanis **Hecht**. Belgis **Snoock**.

Anglis **The Pike or Pickerell**

Gallis **Brochet**.

Italis **Luzzo & Lucio**.

Artemi choisit d'intituler ce sous-chapitre *Esox rostro plagioplateo*, littéralement « l'*esox* au rostre abaissé ». Il faut déjà préciser que le terme *esox* en lui-même est ambigu : lorsqu'il est mentionné dans l'*Histoire naturelle* de Pline (9, 15) pour désigner un grand poisson de fleuve, on ne sait s'il s'agit de l'esturgeon, du saumon ou du brochet. Ici, la précision *rostro plagioplateo* montre qu'il ne peut s'agir du saumon, mais elle pourrait correspondre à l'esturgeon ou au brochet. Dans les dénominations relevées par Artemi, les termes vernaculaires désignent bien le brochet et le *lucius* des savants modernes, repris à Ausone qui est le premier à employer ce nom, le désignent aussi. Le *lutius* de Paolo Giovio est peut-être une latinisation de l'italien *luzzo* ou le produit d'une variation graphique courante entre *ci* et *ti* dans le mot *lucius*. En revanche, les synonymes tirés des œuvres de l'antiquité sont faux. Pour l'*esox* de Pline, comme nous l'avons vu, personne ne sait ce que c'est. L'oxyrhynque du Nil, s'il est appelé aussi

⁵ P. Artemi, *Petri Artemi angermannia sueci Synonymia nominum piscium fere omnium : in qua recensio fit nominum piscium, omnium facile auctorum, qui unquam de piscibus scripsere : uti Graecorum, Romanorum, barbarorum, nec non omnium insequentium ichthyologorum, una cum nominibus inquilinis variarum nationum. Opus sine pari. Ichthyologiae pars IV*, Lugduni Batavorum, Apud Conradum Wishoff [Lyon, Conrad Wishoff], 1738, p. 26-27 (consultable sur le site Gallica).

« brochet du Nil », n'a rien à voir avec le brochet européen, ni par le genre, ni par l'espèce : c'est le *Mormyrops anguilloides* de Linné, un grand poisson de la famille des Mormyridés. Le rapprochement d'Artemi vient sans doute de l'art égyptien qui a souvent représenté ce poisson, car c'est lui qui, dans la mythologie égyptienne, aurait dévoré le pénis d'Osiris après que son frère Seth l'eut tué et coupé en morceaux qu'il jeta ensuite dans le Nil. Le poisson est toujours représenté avec les traits distinctifs des Mormyridés : une longue nageoire anale, un espacement important entre les nageoires pelviennes et pectorales et, le plus caractéristique, le rostre tourné vers le bas, d'où le rapprochement avec l'*esox rostro plagioplateo*. Les autres noms vernaculaires désignent des poissons de mer, ce qui, déjà, rend caduque l'identification au brochet. L'oxyrhynque de la mer caspienne et de la mer Rouge sont difficiles à identifier. Comme l'écrit Cuvier à propos de ce poisson mentionné par Élien, « on voit en effet par plusieurs passages d'Élien que le nom d'oxyrhynque était appliqué par eux à tous les poissons à museau pointu⁶ ». Toujours selon Cuvier, dans la suite du passage, « autant qu'on en peut juger par une description aussi vague que celle de cet ancien naturaliste », l'oxyrhynque de la mer Rouge pourrait être une sorte de labre-oiseau ou gomphose. Quant à celui de la mer Caspienne, il s'agirait d'un esturgeon selon Gesner⁷. Enfin, concernant la Σφύραϊνα, il s'agit sans doute du poisson de la famille des Sphyrénidés communément appelé barracuda, certes aussi redoutable prédateur que le brochet (on l'appelle d'ailleurs parfois « brochet de mer »), mais complètement différent sur le plan zoologique.

On voit quel énorme travail a effectué Artemi. On est ici loin des approximations et des énormes erreurs de Figulus, et les rapprochements d'Artemi peuvent tous se justifier par ses lectures sur les animaux qu'il rapproche, soit en termes de description, soit en termes de comportement. Mais sur le plan de la zoologie, il est évident que passer par les noms et partir du savoir antique, grec et latin, trop réduit et imprécis, n'est plus possible dans une démarche vraiment scientifique.

Le travail d'Artemi, pourtant, ne resta pas lettre morte et constitua une marche fondamentale vers la science ichtyologique moderne. En effet, l'ami de Peter Artemi, Carl von Linné, est celui qui va totalement refonder la connaissance du vivant sur de nouvelles bases. S'intéressant non seulement aux animaux aquatiques, mais à tout l'ensemble du vivant, animaux et végétaux, Linné constate sans doute l'aporie à laquelle est arrivé Artemi, puisqu'il est l'éditeur de l'œuvre posthume de son ami. Aussi renonce-t-il totalement à la méthode suivie jusqu'alors par les savants : il s'affranchit des noms antiques et renonce à partir de la culture des Anciens pour décrire le monde du vivant. Au contraire, il part de l'observation des réalités zoologiques et c'est à partir des choses, et non plus des mots, qu'il met sur pied la classification que nous connaissons. En doublant le nombre des catégories par rapport à Artemi (aux notions d'ordre, de genre et d'espèce, il ajoute embranchements, classes et familles), il y intègre les espèces dont il constate l'existence en donnant à chacune une nouvelle appellation, non pas destinée à remplacer les noms d'usage vernaculaires mais à les accompagner, de manière à ce que chacun sache avec précision de quelle réalité on parle, quelle que soit la langue qu'on utilise. Et c'est là que nous retrouvons le latin et le grec : pour rendre cette nomenclature aussi générale que possible, en effet, Linné a choisi la langue universelle qu'est le latin. Les noms de classes, de genres, de familles sont tous en latin. Quant aux espèces, elles ont toutes une appellation individuelle, binomiale, constituée du nom de genre et du nom d'espèce : les fleuves d'Europe se peuplent ainsi de *Perca fluviatilis*, ou

⁶ Cuvier et Valenciennes, *Histoire naturelle des poissons*, vol. 19, Paris, 1846, p. 245-246.

⁷ Cuvier et Valenciennes, *Histoire naturelle des poissons*, vol. 19, Paris, 1846, p. 246.

perches, d'*Anguilla anguilla* ou anguilles, d'*Esox lucius* ou brochets, d'*Alburnus alburnus* ou ablettes, tandis que les océans voient cohabiter les *Pristis pristis* ou poissons scies, les *Scomber scombrus* ou maquereaux, et les *Lophius piscatorius* ou baudroies. Mais dans le choix de Linné, le grec ne disparaît pas, bien au contraire : s'il perd son alphabet, ses appellations perdurent, plus nombreuses encore que les dénominations d'origine latine. Ainsi l'espadon se voit doter à la fois d'un nom latin et d'un nom grec et, pour les scientifiques, il s'appelle *Xiphias gladius* Linné, 1758 ; la petite vive s'appelle *Echiichthys vipera*, le loup ou bar, *Dicentrarchus labrax*, le vairon, *Phoxinus phoxinus*. Au bout d'un long parcours donc, d'Aristote à Linné, les mots latins et les mots grecs dans la nomenclature ichtyologique n'ont cessé de se côtoyer, de se donner naissance les uns aux autres et, au bout du compte, latin et grec sont devenus les langues des sciences du vivant, dans lesquelles ils se complètent harmonieusement.

BIBLIOGRAPHIE

- ALBERT LE GRAND, *De animalibus, libri XXVI. Nach del Cölner Urschrift*, éd. H. Stadler, Münster, Aschendorff (Beiträge zur Geschichte der Philosophie und Theologie des Mittelalters ; 16), 1920.
- ARISTOTE, *Histoire des animaux*, éd. P. Louis, Paris, Les Belles Lettres [CUF], 3 vol., 1964, 1968, 1969.
- PETER ARTEDI, *Petri Artedi angermannia sueci Synonymia nominum piscium fere omnium : in qua recensio fit nominum piscium, omnium facile authorum, qui umquam de piscibus scripsere : uti Graecorum, Romanorum, barbarorum, nec non omnium insequentium ichthyologorum, una cum nominibus inquilinis variarum nationum. Opus fine pari. Ichthyologiae pars IV*, Lugduni Batavorum, Apud Conradum Wishoff [Lyon, Conrad Wishoff], 1738 (consultable sur le site Gallica).
- CAROLUS FIGULUS, *Ichthyologia*, traduction et commentaire par B. Gauvin, *Inter litteras et scientias, Recueil d'études en hommage à Catherine Jacquemard*, éd. B. Gauvin et M-A. Lucas-Avenel, Caen [PUC], 2019, p. 38-63.
- ISIDORE DE SEVILLE, *Étymologies. Livre XII. Des Animaux*, éd. J. André, Paris, Les Belles Lettres [Auteurs latins du Moyen Âge], 1986.
- PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle, Livre IX*, éd. E. De Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres [CUF], 1955.
- PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle, Livre XXXII*, éd. E. De Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres [CUF], 1966.
- MICHEL SCOT, *Aristotle De Animalibus, Michael Scot's Arabic-Latin Translation, Part Two : Books XI-XIV : Parts of Animals*, éd. A. M. I. Van Oppenraaij, Leyde – Boston – Cologne, E. J. Brill, 1998 [l'édition scientifique des livres I à X étant en préparation et la traduction de Michel Scot n'ayant pas fait l'objet d'éditions anciennes, j'ai utilisé le texte du manuscrit, dans la transcription mise à ma disposition par l'Atelier Vincent de Beauvais].
- THOMAS DE CANTIMPRE, *Liber de natura rerum, Editio princeps secundum codices manuscriptos*, éd. H. Boese, Berlin – New York, De Gruyter, 1973.
- VINCENT DE BEAUVAIS, *Speculum naturale*, 2 vol., [Strasbourg, s. n. (Adolf Rusch), 1476], [vol. 1, *liber decimus octauus [sic] agit de piscibus et monstris marinis...*, livre XVII (fol. 347v-368v)].